

Les rendez-vous du suréchange

Michaël La Chance

Number 88, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45847ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2004). Les rendez-vous du suréchange. *Inter*, (88), 28–33.



Les rendez-vous du suréchange

Michaël LA CHANCE



Les « rendez-vous de visioconférence » seront bientôt considérés comme des nécessités pour gérer l'expérience humaine dans un monde complexe et techno-centré où la distance et la violence sont de nouveaux paramètres. On en trouvera un exemple dans l'usage de la plate-forme CollabWorx par la FreedomCalls Foundation : *Deploying State of the Art Technology to Keep our Troops in Iraq in Touch with their Families*¹. Les technologies multimédias, lorsqu'elles nous permettent de nous marier ou d'assister à la naissance de notre enfant à distance, apparaissent aujourd'hui comme un moyen de reconstituer une communauté dispersée par les conflits ou par les exigences d'une économie mondialisée. Elles peuvent également donner l'illusion que les liens de l'échange affectif seront maintenus coûte que coûte, que l'on peut mener une vie de famille depuis les avant-postes des conflits — ou encore que l'on peut mener la guerre depuis son salon.

En fait, ce phénomène n'est pas spécifiquement nord-américain ou européen. Il serait tout simplement urbain : en tous lieux de grande densité de population, le paysage urbain implose, les lieux se déchirent pour ouvrir, le temps d'une expérimentation psychosociale et artistique, des non-lieux. Il faut croire que ces béances ainsi ouvertes dans le sol de tous les fondements creusent des tunnels spatiotemporels qui relient les villes entre elles. De quoi s'agit-il ? D'une connexion entre deux lieux distants, dans le non-lieu d'une relation. Un non-lieu sans conséquences ? sans investissements durables ? Certains dispositifs de téléprésence proposés par des artistes de la communication publique ont le mérite d'engager la réflexion sur la nature des relations humaines, et ce, depuis *Hole-In-Space* (1980) de Kit GALLOWAY et Sherrie RABINOWITZ, qui avaient créé un rendez-vous de téléprésence de trois jours entre le Lincoln Center for the Performing Arts de New York et le magasin Broadway à Century City de Los Angeles². *Hole-In-Space* a immédiatement été reconnu pour sa valeur historique dans le champ des arts et des communications ; par la suite cette « sculpture » publique a suscité de nombreuses expérimentations techniques ainsi que des recherches esthétiques en télécommunications. Parmi les plus intéressantes, on trouve les *Rendez-vous sur les bancs publics* de Luc COURCHESNE et Monique SAVOIE³.

Distanciation et identification dans la téléprésence

Les visiteurs d'un dispositif de rendez-vous de téléprésence, tel le *Rendez-vous sur les bancs publics* de Luc COURCHESNE et Monique SAVOIE, font en premier lieu l'expérience d'une « autoscopie » : ils se voient agir en public, ils commentent leur présence et celle des autres visiteurs. Le visiteur n'oublie jamais la caméra que l'on ne cherche pas à cacher, il ressent toujours un écart entre le phénomène et la perception : cette « distanciation » est maintenue tant que les visiteurs restent conscients qu'ils projettent une image partielle d'eux-mêmes et qu'ils entrent en contact avec des images non moins partielles des autres. Dans de tels dispositifs, on évite de placer des moniteurs vidéo (*self-view video monitors*) qui permettraient aux participants de se voir tels qu'ils sont vus. GALLOWAY et RABINOWITZ voulaient éviter cette autoscopie qui aurait transformée leur installation en *self-conscience videoconference*. Nous croyons cependant que cette autoscopie est inévitable ; c'est une tendance à l'autodistanciation (AD) qui trouverait son expression dernière dans la délocalisation radicale que proposent les médias électroniques et dans les expérimentations des arts technologiques.

Dans un tel dispositif, nous pouvons nous prendre au jeu : chacun se croit directement interpellé et croit s'adresser réellement à l'autre selon une tendance identification-projection (IP). Chacun, en tant que sujet de l'énonciation (celui qui parle), croit coïncider avec le lieu d'où il parle et aussi avec le Je de l'énoncé (l'image de l'émetteur qui est construite dans le message). En effet, dans la téléprésence, ce sont les lieux qui sont convoqués. C'est pourquoi le dispositif de rendez-vous apparaît d'emblée à ses usagers tout à fait convivial — c'est une télévision en circuit fermé, c'est une télé-réalité en famille. C'est en fait un dispositif d'images où les tendances à la distanciation et à l'identification s'équilibrent de façon variable selon les individus (AD/IP). Ces dispositifs téléartistiques, tel *Rendez-vous sur les bancs publics*, nous offrent l'occasion de nous entraîner à la distanciation médiatique. Nous pouvons prendre connaissance des processus sociaux réels auxquels nous participons et nous pouvons critiquer ceux-ci. Certes, s'exercer à passer à l'écran, c'est prendre conscience des effets de mise en scène et des nombreux trucages qui émaillent le discours télévisuel. Cette mise en cause de l'image médiatique relève pourtant d'un

exercice de distanciation que l'on éprouve au quotidien — lorsque chacun se distancie de la situation qu'il vit, se distancie de l'image sociale qu'il projette. En général, le dispositif de téléprésence permet à chacun de se découvrir une diversité d'images dans une expérience qui propulse l'expérience qu'il fait de lui-même et des autres dans l'hypercomplexe⁴ : il y a en effet une « façade » que l'on se donne pour les vis-à-vis à l'écran ; il y a aussi la façade pour les spectateurs (suis-je « intéressant », « sexy », télégénique ?) qui nous côtoient — il y a ces spectateurs qui sont parfois des proches, la famille et les amis, ou qui sont parfois des inconnus soudainement surgis du flux des passants.

La distanciation à laquelle nous parvenons par un dédoublement d'images n'exclut pas le fait fondamental que chacun cherche surtout à trouver une « cohérence » entre l'expérience de son corps et son image auprès d'autrui. Nous pouvons nous distancier en nous isolant ou en construisant diverses images de nous — de la simple attitude à l'avatar le plus sophistiqué —, mais nous ne pouvons rester perpétuellement distancés. À l'inverse, nous ne saurions davantage nous laisser totalement absorber dans la société-spectacle. Nous avons besoin de nous identifier, nous avons un désir de communauté. Se distancier, c'est contrôler son image, ses images, et mesurer l'implication de celles-ci dans le processus social. Par contre, s'identifier, c'est adhérer au personnage que l'on joue ; c'est se projeter dans (ou tout simplement pointer vers) les personnages que les autres jouent ; c'est se découvrir lié par des identifications multiples, inattendues et profondes à des individus et à des lieux.

Comment un dispositif de téléprésence peut-il se révéler efficace ? Quand ce dispositif saurait provoquer un maximum d'identifications-projections ? Quand il offrirait la possibilité de s'observer soi-même, comme individu et comme groupe, à distance de soi-même ? Quand l'échange — dans sa dimension culturelle — serait riche et spontané, et non pas seulement la démonstration des possibilités psychosociales contenues dans le dispositif lui-même ? Alors, le visiteur pourrait tomber réellement en amour, se faire des alliés et des ennemis, etc. La distanciation médiatique peut nous apprendre à renforcer notre image — c'est le *training* des politiciens — ou, au contraire, elle peut induire une fragilisation du rapport humain : une dénudation de la réciprocité



1 Cf. www.freedomcalls.org/index.html. Le site contient de nombreuses photos de naissances, de graduations, etc., dont le premier mariage vidéoconférencé : « Soldier couple weds via videoconference » [En ligne], CNN, Tuesday, June 15, 2004, [www.cnn.com/2004/US/Central/06/15/videoconference.wedding.ap/index.html].

2 Cf. www.ecafe.com/getty/HIS/.

3 Projet de la Société des arts technologiques (SAT) en collaboration avec Atelier in Situ, Sylvain PARENT et Simon PIETTE. Une expérience d'interaction publique de ce dispositif, entre la Place des arts (Montréal) et la Place d'Youville (Québec), fut documentée en 1999. Cf. Luc COURCHESNE, [En ligne], [www.din.umontreal.ca/courchesne/].

4 Voir Jacques ARDOINO, « La complexité », dans *Le défi du XXI^e siècle : Relier les connaissances*, Edgar MORIN (dir.), Paris, Seuil, 1999, p. 442-450.

et de la « présence-à-soi », ce qui n'aurait cependant rien à voir avec ce qu'on appellerait l'épuration médiatique, l'éradication de toutes relations.

Comment un tel dispositif peut-il s'inscrire dans l'espace social ? Que signifie son « apparaître » à la fois comme installation en art et comme expérimentation psychosociale, sinon psychopolitique ? Est-ce une occasion de repenser l'échange humain – ou est-ce plutôt la mise en scène du rapport humain dans un *suréchange* qui manque son but : la simplicité et la spontanéité du rapport humain ? Il semble en effet, pour reprendre les propos de Jean-Luc NANCY, que les dispositifs de téléprésence à haut débit feraient d'emblée partie des nouvelles armes d'une mondialisation techno-économique qui prône la délocalisation et le *suréchange* :

C'est la guerre civile d'une improbable communauté mondiale traduite dans l'appel à une communauté sursentielle contre le commun du commerce et de la communication. Des deux manières, sursessence et *suréchange*, on évite la difficulté véritable de l'être en commun, voire son impossibilité, à partir desquelles seulement on pourrait commencer à comprendre ce que c'est qu'être-avec et comment l'être ou ne pas l'être⁵.

Le philosophe NANCY évoque ici un rapport qui reste vide, sans partage d'un sens commun, d'individus précipités les uns vers les autres pour le seul bénéfice d'une communauté médiatique. En effet, le rendez-vous n'est qu'un dispositif de vidéoconférence où les images grandeur nature, diffusées en temps réel, établissent un dialogue entre deux lieux distants. Ce qui est véritablement nouveau, c'est la qualité de transmission à large bande des images numériques, quand le réalisme des images, l'efficacité de la mise en présence, tout cela nous fait reconsidérer le dispositif. Ce n'est pas de la téléphonie ou de la visioconférence améliorée, c'est un seuil à la fois technologique et symbolique par lequel nous pouvons entrer dans une nouvelle ère de la communication et de l'échange humain. C'est justement ce qui est intéressant : lorsque l'ouverture sur un autre lieu se révèle de même une ouverture sur l'ailleurs et sur demain.

Les artistes concepteurs de ces dispositifs n'ont cessé de proposer des projections d'un réalisme encore plus grand, ils s'ingénient à augmenter notre « présence à l'écran ». Pourtant, le but premier de rendez-vous serait de créer un lieu de la rencontre pour donner aux visiteurs toute la latitude d'expérimenter celle-ci. La collaboration de l'art et de la science nous permet d'observer l'humanité et permet à l'humanité de s'observer. Est-ce une œuvre ou est-ce une prouesse technologique ? Est-ce un divertissement de plus sur la place publique, une tentative plus poussée de soumettre la neutralité de l'espace public au divertissement techno-médiatique ? Les artistes en sont conscients, aussi évitent-ils d'afficher des logos à proximité du dispositif, évitent-ils toute forme d'appropriation corporative de l'espace, afin que la question reste entière, à propos de l'écran et, par après, à propos de l'aire de rendez-vous, comme site intermédiaire, mobile et éphémère – à savoir si dans un tel site le Moi peut se reconnaître exister. Est-ce un nouveau miroir qui a des effets structurant sur l'expérience sociale ou n'est-ce qu'une nouvelle étape dans l'imposture du prêt-à-porter multimédia actuel ?

Pour tenter de répondre à cette question, nous pouvons commencer par nous demander comment, devant un tel dispositif, nous parvenons à équilibrer la double tendance identification/distanciation.

Nous avons conscience que l'autre qui surgit devant nous n'est qu'un flux électronique reconstitué comme image. Nous avons aussi conscience que nous ne faisons qu'activer des logiciels, mais cette distanciation est sans cesse renversée par notre « désir de contact »⁶ : nous cherchons la présence, nous tendons à l'identification, nous désirons l'*acceptance*. Par leur capacité de nous placer dans cette ambivalence, ces dispositifs se révèlent de véritables « oscillateurs ontologiques »⁷ (selon une expression que j'emprunte à l'artiste australien STELARC), l'oscillation prenant place en effet parmi plusieurs registres :

1_Le niveau « humain » où nous pouvons décliner notre nom, notre âge, où nous pouvons nous affirmer comme individualité, où nous pouvons nous identifier à nos contemporains : nous reconnaître dans les autres et définir ainsi nos caractéristiques individuelles ;

2_Juste en dessous, le niveau de l'*indistinction* des flux électroniques, de la non-localité des phénomènes quantiques. Est-ce dire que la personne singulière qui surgit à l'écran est d'abord un flux électronique dans lequel tous les électrons sont indiscernables⁸ ? Le poète nous rappelle la matière des mots, l'artiste en arts technologiques nous rappelle l'immatériel du rapport social médiatisé – son autre matérialité. Quand chaque individualité prend place, elle n'a lieu que de s'établir sur la non-localité d'une multitude humaine dans laquelle l'électricité et la lumière nous précipitent les uns vers les autres à 300 000 km/s (selon l'expression de Yann ORLAREY). Car la vie humaine ne se réduit pas à la géographie, à l'urbanisme, à la démographie, etc., bref en des données quantifiables et linéaires ;

3_À ces deux registres s'ajoute un troisième, le niveau intermédiaire d'une ontologie fusionnelle, où l'excès d'identification nous reconduit à l'*indistinction* des flux, alors que ce qui m'entoure me semble un aspect de moi-même, et moi-même n'est qu'un aspect de tout ce qui m'entoure. Les choses semblent posséder une identité commune (panique, amour, rituel...) – dans une « participation » réciproque très intense. Le rendez-vous précipite les individus les uns vers l'autre dans un effet miroir où les individualités se perdent dans un moment fusionnel, lorsque l'individu pourra disparaître dans l'anonymat familial, sinon dans un événement communicationnel dont la charge affective sera parfois très intense.

Ces dispositifs de téléprésence nous intéressent non pas tant en raison de l'innovation technologique, qui n'est pas le plus important. En fait, ils permettent de réfléchir sur ce qui s'annonce comme une innovation psychologique et sociale de première importance. Très bientôt, pour ne pas dire déjà, des personnages virtuels – des avatars – pourront s'« incruster » dans la téléprésence et se joindre à la conversation. Le rapport social devient hautement problématique à partir du moment où les comportements de communication humains peuvent être copiés par des technologies non vivantes. Nous avons longtemps cru que la conscience avait fait son apparition dans des collectivités culturelles et sociales très denses et serrées. Aujourd'hui nous remettons en question les communautés originaires mythiques ce qui remet également en question les conditions d'émergence de la conscience elle-même.

Nous constatons, avec l'apparition de modes de communication à large bande, que notre premier réflexe est de réaffirmer nos communautés d'appartenance. Mais, aussitôt, nous cherchons à explorer les possibilités qu'elles offrent dans le sens de l'innovation psychologique et sociale, avec le risque que cela implique d'incertitude et



5 Jean-Luc NANCY, *La Communauté désœuvrée*, Paris, Christian BOURGOIS, 1983, 4^e de couverture.

6 Voir les notions de pathoanalyse dans le système quaternaire des vecteurs pulsionnels de Leopold SZONDI, dans *Introduction à l'analyse du destin, tome 1 : Psychologie générale du destin*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1972.

7 Voir Christopher Coe STELARC and Rainer LINZ, « Humanoid : Digital Primate, Prosthetic Head and Ontological Oscillators », [En ligne], CD, 2003, [www.stelarc.va.com.au/prosthetichead/cd.html].

8 Voir Peter PESIC, *Seeing Double : Shared Identities in Physics, Philosophy, and Literature*, The MIT Press, 2003, 184 p. PESIC introduit la notion d'*identity* à la page 102.

d'instabilité. Nous avons vu se former des communautés d'« engagement », où la communauté se donne comme lieu de transformation ; mais nous avons également vu se former des communautés *suressentielles* où l'individu devient acteur d'une communauté vide, vide au sens d'une case vide qui devra être remplie. La téléprésence, en raison de la nature des rapports qu'elle installe entre les individus, contribuerait-elle à renouveler positivement les rapports sociaux ou bien ne contribuerait-elle pas plutôt à renforcer l'usage du divertissement par l'« ingénierie sociale » (selon l'expression d'Abraham MOLES) dans laquelle les systèmes de communication déterminent totalement l'orientation de la perception et du sens reconnu ? Comme l'indique Jean-Luc MICHEL, dans son *Essai sur la société médiatique* :

[L]es objectifs sociaux et éducatifs liés à l'« éducation médiatique » et aux actions de terrain que celle-ci sous-tend ne sauraient évidemment être obérés par un risque épistémologique majeur : celui que la distanciation médiatique ne crée un effet pervers (en quelque sorte huxleyen) la conduisant à devenir un instrument d'assujettissement caché, plus fiable, plus performant, destiné à mieux aliéner les citoyens des « sociétés complexes »⁹

Voilà qui est inquiétant en effet, lorsque la téléprésence et les espaces immersifs, qui rapprochent quelques personnes, relèvent en premier lieu d'une gestion technique de l'évidence et annonceraient bientôt une production économique de la présence : depuis la présence à soi jusqu'à l'être en présence. Il est important que les artistes investissent ce terrain et y développent des expérimentations qui se prêtent à la réflexion.

Jubilations de la distance

En observant les dispositifs de rendez-vous de téléprésence, il semble que l'ambivalence identification/distanciation permet de repérer des personnes et aussi des situations qui seraient portées à l'identification plus que d'autres. Certaines personnes auraient un taux de distanciation plus fort, il serait plus difficile d'induire l'identification chez celles-ci sans recourir à des médias très réalistes (cinéma, jeux vidéo, etc.) avec couleur, relief, action... Il s'agit d'individus chez qui l'illusion référentielle ne prend place que lorsqu'ils sont « embarqués » dans un vrai film avec action trépidante et personnages superidentificateurs. Il y a aussi ceux qui refusent toute illusion et qui éprouvent le besoin d'exprimer ce refus par un coup de pied dans l'écran du dispositif : certains écrans ont été vandalisés.

À l'opposé, certaines personnes auraient un potentiel distanciateur moindre¹⁰. Elles auraient tendance à s'« identifier » à des personnes de leur choix – de préférence du même sexe – et tout à la fois auraient une prédilection pour un médium qui les aide à se distancier dans ce qu'elles font (lorsqu'elles rencontrent des étrangers, qu'elles parlent à des inconnus...) au moment même où elles le font, parce qu'elles se méfieraient de leur tendance à confondre désir et réalité, imaginaire et réel. Ces dernières personnes se révèlent tout à fait à l'aise dans les dispositifs de téléprésence (lorsque le rendez-vous interurbain devient rencontre du vendredi soir), car ceux-ci offrent une combinaison identification/distanciation qui leur convient.

On se plaît, dans de tels dispositifs de communication, à parler d'une symétrie du face à face. En fait, il faut prendre garde : le plus souvent c'est le rapport vide qui gomme les particularismes et les dissymétries. Cette composante n'est pas étrangère à l'interaction, elle est gérée comme telle : les individus portés à l'identification éprouveront une « jubila-

tion » du seul fait d'éprouver la distance comme distance. Selon Max HORKHEIMER et Theodor W. ADORNO dans *La Dialectique de la Raison* (1944), « [t]oute jouissance est médiatisée et sociale – aussi bien [en ce qui concerne] les affections non sublimées que les sublimées. Toute jouissance trouve sa source dans la distanciation (*Entfremdung*) ». On peut observer, dans les dispositifs de rendez-vous avec connexion haut débit, une jubilation relationnelle tout à fait spontanée.

Quel que soit le degré d'aisance des visiteurs, l'ambivalence est maintenue, la distanciation n'est jamais assurée, l'identification jamais accomplie. L'écran de téléprésence apparaît comme un seuil d'existence, la ligne fragile d'une oscillation ontologique à laquelle nous ne pouvons pas échapper, quand nous n'accédons ni au-dedans de l'identification ni au-dehors de la distanciation de nous-mêmes. Il semble ainsi que notre société accuse une fracture et aussi un malaise : d'un côté, l'impossibilité d'échapper à la « société moderne » globalisée et désintégré (*Gesellschaft*), composée d'individus distants, égocentrés, anonymes et parfois violents – au service du réticulé toujours plus étendu de l'appareil techno-économique qui monopolise le monde et provoque l'évanouissement des formes de vie ; de l'autre côté, un idéal de « collectivité intime », où nous sommes tous rassemblés dans l'imédiateté d'un être-ensemble simple et harmonieux (*Gemeinschaft*), capables d'identification et de compassion, avec pour seule finalité de jouir du monde et de l'existence, et de jouir aussi de la relation même. Ainsi, Luc MARTINEZ nous propose de faire le tour de la Méditerranée en faisant le tour d'un cercle de 12 écrans, chacun de ces écrans étant relié par une connexion haut débit et un dispositif de rendez-vous de téléprésence à 12 villes différentes sur le pourtour de la Méditerranée. Cette dernière se trouve ainsi reconfigurée comme collectivité intime. Et tout à la fois cette convergence est dépendante de la technologie lorsque ces villes se reconnaissent les unes des autres dans la simultanéité de l'époque moderne¹¹.

Les rendez-vous de téléprésence haut débit peuvent nous paraître une scène privilégiée pour observer la tension entre l'appartenance et la suressence. D'un côté, il se crée une communauté suressentielle autour d'un circuit vidéo de grande bande passante, dans laquelle chacun n'a qu'une chose à dire, « je suis là » sous-entendu dans le « t'es où ? », dans laquelle chacun s'affirme comme acteur d'une communication creuse. Par ailleurs, la téléprésence – sous toutes ses formes, soit la connexion électronique (depuis le téléphone qui gagne encore du terrain avec le cellulaire jusqu'aux iChat audio-vidéo qui se commercialisent¹² – semble une façon de resouder la communauté perdue, de remédier à la dispersion des groupes familiaux, ceci contre la dispersion des sociétés urbaines. Par l'instantané électronique, une communauté se rejoue elle-même et s'offre à elle-même, à travers ses symboles et ses représentations, ses rituels et ses institutions – sa propre unité immanente. Elle semble s'offrir sa propre intimité et sa propre autonomie¹³.

Tout cela conduit-il à l'échange ? à la mise en scène de l'échange ? au suréchange ? à la communication réelle ou à la fiction de communication ? à l'ouverture de l'être ou au simulacre d'existence ? Qu'importe le simulacre de l'être ou la fiction du monde, pourvu que cette dernière soit partage et passage. Nous avons remplacé la nostalgie d'une communauté disparue par l'utopie d'une réunion réparatrice, d'une *refondation* de l'être-ensemble. Nous échangeons notre nostalgie d'une civilisation perdue, d'une Atlantide engloutie, contre notre fascination pour la Nouvelle Atlantide, société commandée par la science¹⁴.



⁹ Jean-Luc MICHEL, *La distanciation : Essai sur la société médiatique*, Paris, L'Harmattan, 1991, 392 p. Voir plus particulièrement le chapitre 4. MICHEL y distingue l'ADI, Auto-Distanciation Immanente, et l'IPT, Identification Projection Transfert.

¹⁰ Cf. www.cetec-info.org/jlmichel/Distanciation.genese.html.

¹¹ Projet en cours de réalisation. Voir de ce même artiste *Le Mur d'Alice : Installation sonore*, Nice, [En ligne], du 21 septembre au 19 novembre 2004, [www.festival-emergences.info/martinez.htm].

¹² Cf. www.apple.com/ichat/, « iChat AV.Videoconferencing for the rest of us ».

¹³ Voir Jean-Luc NANCY, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois, 1983.

¹⁴ Voir notre *La culture Atlantide*, Montréal, Fides, coll. Métissages, 2003.

Les rendez-vous de téléprésence seraient des guichets de communication, des comptoirs du suréchange qui donnent une aperception de cette nouvelle société, d'où notre curiosité et surtout l'enjeu considérable que revêtent pour nous ces rencontres.

La communauté refondée est un mythe à venir. Le mythe stipulait que la communauté était fondée sur l'« identité » – et non sur des valeurs et des normes partagées. Le mythe stipulait que les « appartenances » ethnique, linguistique, sexuelle, etc., étaient une garantie morale. Aujourd'hui nous nous engageons dans la découverte de nouveaux modes relationnels avec le désir très vif de retrouver un idéal perdu, l'idéal du Même, selon lequel nous croyons bientôt retisser le tissu pacifique de l'intime, contre l'extériorité violente du politico-économique. Nous voyons très vite que nous faisons fausse route.

Lorsque la relation spéculaire (à l'écran, au-dehors) n'est pas verrouillée dans la symétrie du Même, l'écran devient le risque d'une irruption de l'autre. Pour contrer cela, le dispositif lève toute inhibition : on n'hésite pas à « pointer » du doigt ce qui est nouveau, étranger, singulier – car nous voulons à chaque fois le localiser¹⁵. Devant les écrans de téléprésence, les gens sont portés à pointer du doigt. Ce geste de la main paraît très utilisé, ayant valeur d'adhésion, d'exclusion... Le dispositif *Rendez-vous sur les bancs publics* a le mérite de proposer une communication entre étrangers ; on peut observer comment la téléprésence tend à servir la crispation d'un rapport à soi, d'une présence à soi reconstituée dans l'intégrité des lieux, quand elle devient recherche d'une présence sans clivages, d'une communauté sans divisions, d'une identité sans distance.

En fait, nous devons l'admettre, en faire notre deuil, nous ne saurons jamais retisser le tissu pacifique de l'intime et de l'identique. Le monde est un grand *Dehors* ; dans cette extériorité violente, la parole ne saurait désormais exhumé un lieu originel. Nos codes symboliques n'ont de cesse de mettre de l'avant de « nouvelles localisations » – des lieux réels inexplorés, des lieux virtuels qui semblent d'emblée familiers. Le monde est désormais un archipel de lieux accélérés, mobilisés, dispersés – selon des identités transpersonnelles, fictives, composites. Et c'est au cœur de la simulation du rapport humain que, dans le rapport humain conventionné par des règles d'échange, peut survenir l'altérité.

Voici le monde lorsqu'il est traversé par les flux, lorsqu'il passe par des flux. Nous voyons combien les réflexes sont bien ancrés : ou bien le sujet est déjà positionné par un jeu d'identification (son nom, son âge...), ou bien il s'empresse de se rabattre sur un fondement imaginaire qui saurait coïncider avec un lieu naturel. Certes, on ne parle de la division individu/collectivité que depuis la collectivité, et de ses traits identitaires (langue, race...). On ne parle – avec nostalgie – du lieu originel que depuis une conscience et un langage qui ont déjà été surdéterminés par une sublimation et une négation de la tension originelle constitutive d'une certaine communauté. L'existence a toujours été partagée et conflictuelle, a toujours été le produit de compromissions et de négociations. La communauté se fonde non pas de retrouver une mission originelle et un lieu propre (dont les jeunes s'écarteraient, que les étrangers refusent...) mais d'élaborer des compromissions et des avoir-lieu pluriels.

Tout être-là tend à s'identifier par tous les moyens pour devenir un être « avec » les autres. Être ensemble ou être dissemble : *en-semble*, dans une même semblance – c'est le « nouveau paradigme » qui s'interpose entre nature et culture : la communauté comme partage d'une *dis-simulation*. C'est là que se trouve mon interrogation. Nous avons

appris à mettre à plat l'édifice onto-théologique de notre société, à penser les événements de proche en proche sur la surface, à penser la société comme système de places, mais nous ne savons pas comment penser la surface comme territoire de simulations, d'autant que c'est une dis-simulation qui n'escamote rien.

Avant d'être adéquation à un idéal identitaire, avant d'être conformité à des normes et à des valeurs, la communauté est partage d'une semblance. Elle est élaboration collective d'une représentation du monde et aussi simulation de notre habitation de ce monde. Il n'y a pas une cause fondamentale du monde, un fondement authentique, mais plutôt ce que nous appelons à l'instant « une dis-simulation ». Les *Rendez-vous sur les bancs publics* de COURCHESNE permettent de l'observer, les Freedom Calls, que nous avons mentionnés en début de cet article, rejouent chaque fois cette dis-simulation du rapport social qui constitue le rapport lui-même. Alors, on peut regarder le réel tel que vu, tel que simulé entre nous, tel que nous en jouons la représentation.

La globalisation est économique et aussi technologique : cette corrélation ne peut être négligée. En effet, nous voulons à la fois distribuer nos produits et communiquer nos images. Images des produits d'abord, mais aussi images de nous-mêmes et du monde. Est-ce exporter un idéal identitaire extérieur à nous ? Est-ce exporter un idéal universel d'humanité ? Est-ce exporter l'écheveau des responsabilités politico-morales de la communauté suessentielle ? C'est beaucoup plus simple : l'image de nous-mêmes et du monde est un « ensemble de simulations préalables » à partir desquelles nous allons à la rencontre des situations complexes et incertaines du monde contemporain. En cette dis-simulation, le « dis- » marque que l'humain se retire, que la présence s'efface.

Se globaliser par des trous dans l'espace, cribler les surfaces par des non-lieux qui se touchent, c'est accélérer le suréchange, c'est dis-simuler la simplicité de notre condition d'être ensemble. Nous pouvons déplorer que le suréchange contribue à la dis-simulation et pourtant nous avons besoin de celle-ci : autrement nous serions exposés les uns aux autres dans une proximité trop grande ; nous serions précipités les uns vers les autres avec une violence qui écorche et désintègre l'existence en tous ses lieux.



15 Un visiteur du site montréalais se fera pointer : tantôt caractérisé par sa chemise bleue, tantôt appelé « l'Espagnol » et tantôt « un gars de Saddam » dans un épisode qui met en scène le « capitaine d'Youville ». Ce dernier, bien connu à Québec, surnommé ainsi en raison de sa fréquentation du Carré d'Youville, sera un intervenant quelque peu embarrassant qui suscitera chez de nombreux participants une autre forme de distanciation.